

XYZ. La revue de la nouvelle

La chienne

Andrée Casgrain



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4114ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Casgrain, A. (2000). La chienne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 38–42.

La chienne

Andrée Casgrain

Aux limites des deux villes, les usagers du transport en commun garent leur véhicule et utilisent l'autobus pour leurs déplacements. En fin de journée, le stationnement est presque désert.

À ce terminus, plusieurs autobus se croisent. Des passagers, jeunes et moins jeunes, y montent ou y descendent en pressant le pas pour attraper la correspondance. Chacun surveille son voisin en feignant d'ignorer sa présence. Regarder avec insistance une tignasse rouge flamboyante risque d'attirer autant d'ennuis que s'interposer dans une altercation. Sur les parois vitrées de l'abribus, un apprenti anarchiste a affiché son mépris : « Mangez toute de la marde gang de christ. » Ce graffiti n'impressionne plus personne. Le préposé à l'entretien vocifère contre les libertaires. À son coup de pied contre la paroi de l'abribus, certains usagers baissent la tête, d'autres sifflotent le nez dans le sillage d'un avion.

Tous les réguliers du bus 15 remarquent le petit camion blanc qui roule lentement jusqu'au fond du stationnement. Il se gare. Ses vitres teintées dissimulent les occupants. Du côté du conducteur, par la fenêtre à peine baissée s'échappe une volute de fumée. Personne ne descend. Quelqu'un attend.

— *Avez-vous remarqué un véhicule au fond du stationnement ?*

— *Peut-être ! Un camion blanc.*

— *Avez-vous vu quelqu'un monter ou descendre de ce camion ?*

— *Rien vu ! J'faisais mon travail.*

Sur le chemin des Quatre-Bourgeois, le 15 freine et amorce son arrivée. Pas un voyageur ne prête attention aux deux gamines. L'innocence de leur jeune âge déteint sur leur visage. Elles s'assoient sur le banc. La plus jeune offre une cigarette à sa compagne. L'autobus reprend la route. Comme tous les soirs, le réverbère s'éteint. L'endroit est sombre et désert.

— *Avez-vous remarqué deux jeunes filles assises sur le banc ?*

— *Des jeunes filles, vous savez...*

— *Avez-vous vu, oui ou non, deux jeunes filles sur le banc ?*

— *Y'a toujours quelqu'un sur ce banc-là. Attendez ! J'me souviens d'une fille drôlement attriquée.*

Les phares du camion s'allument puis s'éteignent. C'est le signal. Sur le banc, Gab et Claudie tirent à pile ou face leur premier client.

— T'as peur ?

— Un peu... mais j'ai besoin de cet argent.

Gab se lève, ajuste sa jupe trop courte et avance en direction du camion. En déséquilibre sur ses espadrilles à talons, elle croise les doigts. Avant de contourner le camion, elle s'arrête et jette un dernier regard vers Claudie, puis disparaît. Une portière s'ouvre et se referme.

Sur son banc, Claudie se ronge les sangs. L'écho de vieux conseils retentit : « Ne t'approche pas des autos. N'accepte pas d'y monter, même si on t'offre des bonbons... » Des larmes mouillent son rictus.

Gab ne revient pas. Un 800 puis un 801 passent sans s'arrêter. Heureusement ! Qu'une adolescente descende du camion et qu'une autre y monte attirerait inévitablement l'attention des langues sales. Claudie s'impatiente. Avec son short extra court, sa chemise qui découvre son nombril et ses souliers trop grands, elle fait peine à voir. En maudissant la vie, celle de Gab et la sienne, elle allume sa dernière cigarette, regarde l'allumette se consumer et fait un vœu : « J'veux la paix, crif ! La paix ! » La cigarette pincée entre les lèvres, elle frotte une deuxième allumette. « J'veux d'argent. Un tas de pognon. »

Un gars s'approche d'elle, puis s'assoit au bout du banc. Il l'aborde. Elle riposte.

— Décrisse ! O.K. ?

Au coin de la rue scintillent les néons du Subway. Claudie tire une dernière touche, puis relâche la tension de la catapulte formée de son pouce et de son majeur. La pichenette propulse le mégot au loin.

Du camion, une plainte retentit. Claudie s'effraie. Elle craint pour Gab, pour elle. Quoi qu'il advienne, la consigne est

d'attendre le retour de Gab et de s'assurer qu'il n'y a personne aux alentours, et à son tour... C'est à elle que le type paiera pour les services rendus. En pleine ville, il ne peut rien arriver. Surtout à quelques pas d'un dépanneur, d'un garage, tant de va-et-vient ne donne aucune chance aux gens malfaisants.

Une fille, une nouvelle venue dans la gang, avait établi les contacts. Elle avait précisé : « La plus jeune d'abord. Vous avez juste à faire ce que le type demande. Tu fermes les yeux pour que ça passe plus vite. Pis si t'aimes ça, y donne un peu plus. Ça fa-que, fais semblant, c'est payant. » Avant de les quitter, elle les avait rassurées : « C'est une maudite bonne affaire, les filles. »

Un cri, plus strident cette fois, provient du camion. Claudie quitte le banc. De son sac à dos pend un tout petit ourson, son dernier lien avec l'enfance. En marchant vers le camion, elle s'inquiète du passage du prochain bus. Du camion, un homme élève la voix.

Si quelqu'un les surprenait... Pire, si la police effectuait une ronde. Gab et elle seraient condamnées, placées dans un foyer d'accueil, peut-être... Le client a souvent beau jeu. Mais on dit que le coin est tranquille. Qui pourrait s'imaginer qu'ici... ?

Un cri comme un appel au secours. Cette fois, elle a bien entendu sa jeune sœur. C'en est trop. Claudie se colle le nez à la vitre. Frappe à la portière.

— Ouvre, chien sale ! Si tu fais mal à ma sœur...

Tête basse, un groupe bigarré de gens traversent Quatre-Bourgeois. Qu'une gamine crie des insanités en martelant la portière d'un camion ne tracasse personne. Une de plus qui s'accroche, pensent certains.

— Ouvre, crif ou ben j'appelle la police !

Plus rien, elle fait le tour du camion. Ne voit rien. À l'arrêt d'autobus, le préposé à l'entretien récure l'abribus. Ses écouteurs crachent des sons émis par une station rock.

— *À ce moment-là, aviez-vous vu le véhicule blanc ?*

— *Je vous l'ai dit tantôt. Je le voyais toutes les fois que je me tournais pour prendre quelque chose dans mon camion.*

— *La fille assise sur le banc, paraissait-elle nerveuse ?*

— *J'sais pas, moé... Je l'ai regardée parce qu'a crié de décriisser à un gars qui voulait s'asseoir à côté d'elle.*

— *Avez-vous entendu quelqu'un appeler à l'aide ?*

— *Non. J'avais mes écouteurs sur les oreilles. C'est juste quand est revenue que...*

À l'arrêt d'autobus, quelques curieux risquent un œil, tout au plus.

— *Gab, j'appelle la police. Pis je reviens tu-suite.*

Hystérique, Claudie court en hurlant : « Aidez-moi ! Aidez-moi ! » Elle n'entend pas les rires et les moqueries.

— *Qu'avez-vous fait à ce moment-là ?*

— *Rien. J'savais-tu que c'était sérieux ? Les p'tites énerchées aiment ça, attirer l'attention. Si j'appelais la police à toutes les fois qu'une fille crie...*

— *Personne n'a réagi ?*

— *Non. Je vous l'ai dit. Le monde, y s'mêlent de leurs affaires.*

— *L'agresseur a balancé le corps de la jeune fille hors du véhicule et vous n'avez rien entendu... rien vu ?*

— *Rien. Y'a dû faire ça vite, en christ !*

Claudie court jusqu'à la cabine téléphonique, trouve de la monnaie dans le fond de sa poche et compose le 911. Le camion blanc quitte le stationnement. Croyant retrouver Gab assise sur le banc, elle reprend espoir.

— *À son retour près du banc, la jeune fille vous a-t-elle adressé la parole ?*

— *A m'a demandé si j'avais vu l'aut' fille. J'avais rien vu. Pis, j'me dépêchais à serrer mes affaires.*

— *Qu'avez-vous fait ensuite ?*

— *A criait. J'comprenais rien de c'qu'a disait. J'pensais qu'était folle ou ben droguée.*

Gab n'est pas sur le banc. Le 15 approche de l'abribus et, pour respecter son horaire, quitte l'endroit aussitôt les passagers montés à bord. Il croise une autopatrouille.

— *Avez-vous vu les policiers ?*

— *Ben sûr ! J'm'apprêtais à partir. Ma job était finie. Avoir su que la p'tite... Mais dans ces histoires-là vaut mieux s'mêler de ses*

affaires. On sait jamais c'qui peut arriver. Tout d'un coup que le type s'était retourné contre moé... J'avais la chienne.

Un des policiers prend note des explications de Claudie qui répète inlassablement le déroulement des événements. Sceptique, son acolyte scrute les environs avec sa lampe de poche.

— Calme-toi un peu. Que faisait-elle dans le camion ?

Claudie garde silence tandis que les deux policiers avancent jusqu'à l'endroit où quelques minutes plus tôt le camion était stationné. En balayant les abords gazonnés, les rayons de la lampe éclairent un objet blanc, un corps nu, celui d'une jeune fille, une gamine d'à peine douze ans.

Incrédule, Claudie hurle et cherche à se défaire de l'emprise du policier qui tente de la retenir.

— *Oui, je l'ai entendue crier. Oui, j'voyais ben que quelque chose n'allait pas. Vous y seriez allé, vous, monsieur le juge ?*

— *Il était de votre devoir de lui porter secours.*

— *J'pouvais pas. J'avais la chienne. La chienne, christ ! J'ai beau être un gars, pis gros, j'sais pas me battre. J'ai monté le son d'la radio. Tout le monde a fait semblant de rien entendre. Pis, y sont partis en autobus. Pourquoi que moé, y aurait fallu que je risque ma peau... J'ai rien fait, monsieur le juge. J'vous l'jure.*

Les curieux s'attourent pour tenter de voir le corps nu de l'enfant, une gamine qu'un homme avait mordue, violée, étranglée et abandonnée sur le stationnement d'un terminus. Aucun témoin ne corrobore les faits. Claudie jure de tuer celui qui lui a enlevé sa sœur, sa seule amie, dans un an, dans dix ans... Elle en fait le serment.